

LA

RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE

JOURNAL NATIONAL HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction,
l'Administration et les Gravures,
A L'ADMINISTRATEUR DE LA République Illustrée
21, rue des Capucins, Lyon.

Première année — Numéro 3.
BUREAUX : à LYON, 21, rue des Capucins;
Vente pour LYON, M. BALLAY, 34, rue Tupin.

ABONNEMENTS
Lyon 6 f. par an.
Départements 8 —
Les autres pays, suivant les droits de poste.

Nos lecteurs seront heureux de trouver ici une courte notice biographique sur le héros que contemple la France avec admiration. Le général Uhrich, commandant de Strasbourg, est né à Phalsbourg, le 15 février 1802. Il a donc aujourd'hui 68 ans.

Sorti de l'école de St-Cyr en 1820, il débuta dans la carrière militaire au 3^e régiment d'infanterie légère, comme sous-lieutenant, fit avec ce même régiment, en 1823, la campagne d'Espagne et prit part au siège de Pampelune, cette ville de la Navarre, voisine de la vallée de Roncevaux, où périt Roland, le roi des légendes héroïques. Puis il fut successivement nommé lieutenant, en 1824, et capitaine en 1831. Il fut alors envoyé en Afrique, et devint chef de bataillon au 3^e de ligne en 1841. Lieutenant-colonel du 79^e, puis colonel du 3^e léger en avril 1848, il fut fait, le 3 janvier 1852, général de brigade, et général de division le 11 août 1853.

Lorsqu'éclata la guerre de Crimée, en 1854, il commandait la subdivision du Bas-Rhin à Strasbourg. Il fit cette guerre à la tête d'une brigade mixte de la garde impériale, alors en formation. Plusieurs fois il la mena au feu de la manière la plus brillante, et fut nommé divisionnaire dans les derniers jours du siège de Sébastopol. Rentré en France, il eut alors le commandement d'une division d'infanterie qui fut comprise dans le 5^e corps de l'armée d'Italie. Enfin, en 1867, il fut mis au cadre de réserve pour limite d'âge. Il avait été promu, le 31 décembre 1857, commandeur de la Légion d'honneur et grand-officier le 2 août 1862.

Le général Uhrich est aujourd'hui encore un homme aussi vigoureux qu'énergique et actif. L'âge semble n'avoir pas eu de prise sur lui. Nommé dernièrement au commandement de la division militaire dans laquelle il est né, il a pris toutes ses mesures, à Strasbourg, pour opposer à l'ennemi qui assiège cette ville, une résistance qui sera invincible, nous osons l'espérer, bien que la place soit serrée de près, vivement attaquée et qu'elle regorge d'espions prussiens. Pour confondre les menées de ces derniers, le général Uhrich a fait afficher un ordre aux termes duquel toute personne surprise sur les toits sera fusillée sur l'heure. Il paraît que les Prussiens avaient été informés, par des avis de la ville, de la sortie de 3,000 hommes, récemment exécutée contre eux par les assiégés. Aussi l'ennemi se tenait-il sur ses gardes avant même que les premiers assaillants eussent franchi les portes de la forteresse.

Le général Uhrich a eu deux frères dont l'un a été l'un des plus brillants colonels de l'armée. L'autre est actuellement intendant général. Le général a aussi un fils et des neveux qui sont officiers d'état-major.

— — —
SITUATION
— — —

En s'appelant eux-mêmes le *Gouvernement de la défense nationale*, en convoquant une Assemblée Constituante pour le 15 octobre, puis en rapprochant cette date et en la fixant au 2, les hommes de cœur qui sont à la tête de la France, ont parfaitement compris leur devoir et leur rôle.

« Nous ne sommes pas au pouvoir, mais au combat, »

ont-ils dit. Admirable parole, que justifient leurs actes. La réunion prochaine de nos représentants va imposer silence à la Prusse qui prétend ne pouvoir traiter avec le gouvernement issu du 4 septembre. Que dira-t-elle quand elle se trouvera en face des délégués librement élus de la nation ? Nous verrons bien.

En attendant, lourde est la tâche qui incombe au gouvernement, et à nous tous, citoyens Français. Elle est presque surhumaine; mais il y a comme une force mystérieuse dans la résistance des peuples qui défendent le toit domestique et qui combattent pour leurs foyers.

Assurément nous avons touché le fond de l'abîme, mais les désastres d'Azincourt et de Poitiers n'ont pas brisé jadis notre puissance, et dix ans après Waterloo nous

blibliothèque, un lycée, qui ont reçu les obus épargnés aux remparts, et quand l'évêque en cheveux blancs est allé, comme un pasteur et un père, demander au moins la libre sortie de la population inoffensive, il n'a rencontré qu'un impitoyable refus. Et c'est après l'avoir ainsi détruite et brûlée, que le général de Werder aurait la prétention d'annexer la capitale de l'Alsace ! La Prusse voudrait régner sur ceux qu'elle écrase et bombarde !

Et doit-on hériter de ceux qu'on assassine !

Elle n'obtiendra que l'exécration des âges. L'âme entière de la France est avec ceux de ses enfants qui luttent et qui meurent pour lui rester fidèles. « Je crois les témoins qui donnent leur sang, » disait Pascal. Les victimes qui pro-

clament sous le feu leur attachement inébranlable à notre cause, reserrent des liens déjà séculaires et désormais indestructibles. M. Keller a noblement traduit le vœu de ses compatriotes et de toute la nation lorsque, la main levée vers le ciel, et d'un accent ému il a provoqué cette solennelle déclaration que l'Alsace restera terre à jamais française ! — Non, personne ne l'arrachera à notre admiration, à notre patriotique tendresse; et dans ce moment même, nous aimons à voir, dans la cathédrale de Strasbourg mutilée, mais fière encore malgré ses blessures, une sorte d'image de la France. Son flanc est entr'ouvert, sa nef ravagée; mais, du monument à demi calciné, se dresse toujours la flèche célèbre qui le domine, et qui, droite et ferme dans les airs, semble encore regarder l'Allemagne avec orgueil !

Jules Favre l'a très-bien dit : « La France saura se montrer digne de Strasbourg; » et Paris, en particulier, tiendra à honneur de rivaliser avec Metz, Toul, Montmédy, Verdun, Phalsbourg, Thionville, Laon, toutes ces cités vaillantes qui luttent avec opiniâtreté contre l'envahisseur. L'ennemi prétend que la nation française éternelle est incapable de défendre sa capitale. Nous lui montrerons un Paris qu'il ne connaît pas; non plus le centre léger de la mollesse ou des plaisirs; mais la citadelle hérissée de fer d'un peuple corrigé par l'épreuve et armé pour son indépendance. Deux millions de poitrines seront aux remparts, et tout servira contre le Germain, jusqu'à ces canons des Invalides, vieux bronzes humiliés de leur silence, et qui, n'annonçant plus de victoire, ont voulu du moins s'associer à la défense nationale !

Paris a senti battre en lui le cœur de la nation, dont il est vraiment aujourd'hui la tête, et la grande mission que

les événements lui donnent fait éclater en son sein des vertus et des énergies qu'on ne lui soupçonnait pas. Le vaisseau que portent ses armes, et que bat en ce moment une si furieuse tempête, est bien l'emblème agité, mais impérissable de la patrie : *Fluctuat, nec mergitur*.

Nous ne publions pas cette semaine notre article habituel : *L'Histoire au jour le jour*. Toute l'histoire de la semaine est dans ces seuls mots :

Les Prussiens sont sous les murs de Paris !



LE GÉNÉRAL UHRICH
L'HÉROÏQUE DÉFENSEUR DE STRASBOURG

étions encore en état d'imposer des lois en Europe. Ayons donc confiance et regardons l'avenir avec virilité. Quatorze siècles de travaux, de combats et de gloire ne sauraient disparaître en un jour; le rôle de la France n'est pas fini dans le monde. Nous y représentons trop de choses impérissables pour que la nation généreuse que Dieu semble en avoir fait l'apôtre ne soit pas immortelle !

Si la flamme du patriotisme avait pu faiblir, elle se rallumerait à l'incendie de Strasbourg, à ce mâle héroïsme qui, sous les bombes et la mitraille, affirme invinciblement sa nationalité. Toutes les âmes ont été soulevées par la destruction barbare d'une cité où l'ennemi n'a cherché, pour but de ses coups, que des femmes, des enfants et les chefs-d'œuvre de la science et de l'art. C'est un hôpital, une bi-

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Il avait tout ce qui rend la vie agréable et facile.
Il était jeune,
Il était intelligent,
Il était RICHE !

Comme tant d'autres, il eut pu rester dans ses foyers, et de loin, de bien loin, assister aux grandes actions de ses concitoyens, de ses frères.

Mais il avait du cœur ; il ne l'a pas voulu. Il n'a pas voulu rester spectateur impassible de ces luttes héroïques. Il a rêvé de pouvoir dire un jour :

ET MOI AUSSI J'EN ÉTAIS !

Hélas ! le sort en a décidé autrement, et lundi nous lions dans les journaux de Lyon ce simple avis :

« Les amis et connaissances des familles Dobler et Ferber, qui par oubli n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de **M. Paul-Édouard Dobler**, ENGAGÉ VOLONTAIRE AU 82^e DE LIGNE, DÉCÉDÉ A SEDAN, sont invités à assister à ses funérailles qui auront lieu mardi, 20 du courant, à 8 heures 3/4 du matin. »

Le corps de l'infortuné jeune homme avait en effet été transporté de Sedan à Lyon.

Mardi tout Lyon était sur pied. La ville tout entière avait voulu s'associer à ce deuil.

MORT AU CHAMP D'HONNEUR ! répétait-on de toutes parts, et des larmes coulaient de tous les yeux et chacun se découvrait respectueux devant l'imposant cortège.

Ah ! si quelque chose peut consoler sa malheureuse famille d'une perte aussi cruelle, c'est cet hommage spontané rendu par toute une population, toute une cité au jeune héros.

MORT AU CHAMP D'HONNEUR ! Ces quelques mots en disent plus que bien des oraisons funèbres.

UN ENFANT DE L'ALSACE

AUX ENFANTS DE LA FRANCE

Sous ce titre : *Questions d'un enfant de l'Alsace aux enfants de la France*, nous recevons la lettre suivante, qui nous paraît présenter de l'intérêt au double point de vue du patriotisme qu'elle témoigne et des chiffres raisonnés qu'elle nous présente sur l'effectif des forces allemandes :

Y a-t-il encore en France de ces vaillants enfants de la patrie dont le cœur généreux est prêt à verser le sang pour la nation ?

Oui !

Preuve : la défense de Strasbourg, Bitche, Phalsbourg, Metz, Thionville, Toul, Montmédy, Verdun... Paris !...

Que faut-il pour dissiper une panique passagère, inspirée sans raison par suite de quelques revers ?

Une autre preuve ?

Alors raisonnons avec calme et envisageons froidement la situation en hommes résolus, et calculons mathématiquement les forces de l'ennemi.

Quel est l'effectif d'hommes et de munitions qu'il faut à l'ennemi pour faire face à la résistance que nous lui opposons ?

Procédons par ordre.

Indiquons approximativement le chiffre, et s'il est erroné, espérons que nous l'avons donné plutôt au minimum qu'au maximum. Classons sans exagération :

Strasbourg.....	60,000 hommes.
Bitche.....	10,000
Phalsbourg.....	15,000
Metz.....	150,000
Thionville.....	15,000
Toul.....	10,000
A reporter.....	260,000

Feuilleton de la RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE — N° 3.

LES PROLÉTAIRES DE LONDRES

OU

LES MARTYRS DU TRAVAIL

(Suite.)

Il convient de mentionner ici que Madame Duplessy — ou Du Plessy, comme elle se plaisait souvent à signer, — était tout simplement une Anglaise portant le nom peu euphonique de Snuggins ; mais sachant d'un côté que l'aristocratie anglaise ne patronait en fait de modistes que des maisons françaises, — de l'autre côté que son nom de Snuggins était loin d'être un passeport favorable auprès de clients patriciens, la digne modiste avait tout tranquillement adopté un nom français et se faisait passer pour Française. Elle n'était pas mariée ; mais elle avait un monsieur qui vivait avec elle et qui la battait par dessus le marché ; ce gentleman, bien connu dans toutes les maisons de jeu de Londres sous le nom de Bill Smith, se faisait appeler dans Castle Street Monsieur Duplessy gros comme le bras. Madame Snuggins, — ou Duplessy, comme on voudra, — était une jolie femme, fine mouche, intrigante au plus haut degré, douée d'un suprême tact ; — à l'aide d'une certaine affectation de langage, elle jouait assez bien son rôle de française, tandis que son amant faisait le français dans la perfection, grâce à sa moustache, à son impériale, et à un chapeau d'une forme singulière.

Reprenons le cours de notre récit. Dans le splendide établissement de Madame Duplessy et Compagnie, — et par parenthèse la Compagnie n'existait pas et la raison sociale était tout aussi fictive que le reste — entra d'un pas timide Virginie Mordaunt ; d'un regard modeste, elle parcourut l'élégante boutique, ou plutôt le magasin, pour parler comme sa propriétaire.

Report.....	260,000 hommes.
Verdun.....	15,000
Nancy.....	10,000
Ajoutons les pertes avant la défaite du corps d'armée de l'illustre Mac-Mahon.....	200,000
Ajoutons, à Sedan, à peu près	20,000
A Laon.....	10,000
Total.....	515,000
Mettons que la Prusse ait mis en campagne.....	1,200,000
Déduisons.....	515,000
Reste.....	685,000

Chiffre pour faire le siège de Paris.

Voilà ce que nous avons à combattre. Reculerons-nous ? Que nos braves francs-tireurs coupent leur ligne de ravitaillement ; qu'une armée quelconque attire l'attention dans le pays ennemi même et y opère.

Que les enfants résolus de la France se tendent les mains, qu'ils viennent en masse du Nord au Midi, attendre les Vandales au passage, qu'ils leur fassent, non la guerre en preux, mais en guerillas déterminés.

Que chaque village se barricade et résiste quand même. Que ceux qui souillent le sol sacré de notre chère patrie soient entourés dans un cercle de destruction. Que partout où il se montre une troupe isolée se trouve l'arme de la vengeance pour les exterminer.

Allons, debout ! ô noble, trop noble France ! Montre à l'univers que tes enfants n'ont pas dégénéré, qu'ils sauront lutter, se montrer encore dignes de leurs ancêtres et, s'il le faut, qu'ils savent mourir en héros en se défendant jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

RECETTE POUR COMBATTRE LE UHLAN.

On a jusqu'ici combattu le uhlan de la manière la plus naïve : les timides, effrayés par sa réputation, s'empresaient de lui ouvrir leurs villes ; les plus courageux le repoussaient à coups de fusil.

Le uhlan bien accueilli ou repoussé, allait rendre compte de ce qu'il avait vu, et le but de sa mission était rempli.

Disons-nous bien que le uhlan est moins un combattant qu'un espion ; dès lors, au lieu de le repousser, il faut ou le tuer ou le prendre.

Donc, quand une troupe de uhlands se présente, n'attaquez jamais la tête, laissez-la au contraire s'avancer, puis jetez-vous sur l'arrière-garde, coupez-lui la retraite par tous les moyens possibles, et tâchez qu'il n'échappe pas un homme.

C'est la seule façon d'empêcher l'ennemi d'être renseigné sur votre force, sur votre position, c'est le seul moyen de retarder sa marche.

Une armée bien éclairée est libre de tous ses mouvements ; une armée qui manque de renseignements hésite, tâtonne et s'attarde.

Le uhlan, une fois pris... et cuit à point, servez chaud !

CHANSON PROPHÉTIQUE

PAR VICTOR HUGO.

Sa grandeur éblouit l'histoire.
Quinze ans il fut
Le dieu que traînait la victoire
Sur un affût ;
L'Europe sous sa loi guerrière
Se débattit. —
Toi, son singe, marche derrière,
Petit, petit.

Napoléon dans la bataille,
Grave et sérieux,
Guidait à travers la mitraille
L'aigle d'airain.
Il entra sur le pont d'Arcole,
Il en sortit. —
Voici de l'or, viens, pille et vole,
Petit, petit.

Une belle jeune femme était occupée à mettre tout en ordre pour la journée ; une autre mesurait de la soie pour une robe ; une troisième fermait une boîte prête à être expédiée en province ; une quatrième apprêtait des plumes et des fleurs artificielles sur le comptoir ; le tout sous la surveillance de Mademoiselle Dulcimer, première de Madame Duplessy, dont la face de Janus avait à la fois le sourire le plus affable pour la cliente, — l'air le plus rébarbatif à l'égard des pauvres jeunes filles placées sous ses ordres.

— Eh bien ! Que voulez-vous ? demanda sèchement à Virginie ce potentat en jupons.

Virginie expliqua en quelques mots le but de sa visite, sur quoi M^{lle} Dulcimer lui commanda d'ouvrir la boîte, et de l'œil le plus scrupuleux examina la robe de velours. Le travail, nous l'avons dit, était parfait, mais M^{lle} Dulcimer n'était pas femme à accorder des éloges sans restrictions. Aussi ne put-elle s'empêcher d'y trouver quelque chose à reprendre, ce qui fit monter le rouge au visage de notre jeune ouvrière.

— Et la facture ? demanda M^{lle} Dulcimer d'un ton d'autant plus brutal qu'elle espérait qu'elle avait été oubliée (elle eût eu ainsi un motif plausible de s'emporter).

— La voici dit Virginie, présentant la note dont l'avait chargée Madame Pembroke.

— Quatorze schellings (1), hein ? s'écria M^{lle} Dulcimer, comme toute prête à se mettre en colère. J'ai dit l'autre jour à Pembroke que je ne lui payerais plus ces sortes de choses que treize schellings et 6 pence (2). Mais c'est une affaire que je réglerai avec elle. Attendez un peu, jeune fille.

Cet ordre s'adressait à Virginie qui déjà s'appropriait à quitter la place. Elle se vit cependant forcée de rester tandis que Mademoiselle la première renferma le magasin pour se rendre au bureau du pas d'une reine de tragédie.

Elle fit une facture, la renferma dans une enveloppe par-

(1) Dix-sept fr. 50 c.

(2) Seize fr. 50 c.

Berlin, Vienne étaient ses maîtresses ;
Il les forçait,
Leste, et prenant les forteresses
Par le corset
Il triompha de cent bastilles
Qu'il investit. —
Voici pour toi, voici des filles,
Petit, petit.

Il passait les monts et les plaines,
Tenant en main
La palme, la foudre et les rênes
Du genre humain,
Il était ivre de sa gloire
Qui retentit. —
Voici du sang, accours, viens boire,
Petit, petit.

Quand il tomba, lâchant le monde,
L'immense mer
Ouvrit à sa chute profonde
Le gouffre amer ;
Il y plongea, sinistre archange,
Et s'engloutit. —
Toi, tu te noiras dans la fange,
Petit, petit.

Jersey, septembre 1853.

LES DÉSASTRES DE LA GUERRE.

Le *Journal de l'Agriculture* publie une appréciation approximative des désastres causés par l'armée prussienne dans les départements de l'Est.

On ne peut estimer à moins de 1,000 fr. par hectare les pertes qu'éprouve notre agriculture dans les départements envahis, si on tient compte des récoltes perdues, du bétail enlevé, des labours et des semencements qui ne peuvent pas être faits. Voici les surfaces de sept départements aujourd'hui ruinés :

Aube.....	609,000 hectares.
Marne.....	817,039 —
Haute-Marne.....	625,042 —
Meuse.....	620,562 —
Meurthe.....	608,922 —
Moselle.....	533,790 —
Bas-Rhin.....	464,781 —
Total.....	4,278,134 hectares.

Ainsi l'agriculture française a déjà perdu plus de 4 milliards dans les départements envahis !

Ce chiffre qui n'a rien d'exagéré, ne donne pourtant qu'une idée incomplète des pertes causées par la guerre ; car il n'y est question ni des hommes tués, ni des réquisitions prussiennes, ni des fortunes détruites, etc.

L'EXERCICE

Eh bien, c'est une excellente chose que l'exercice. — C'est la santé du corps, tout comme le cresson de fontaine. Deux heures le matin, deux heures le soir, avec une petite garde de 24 heures de temps en temps, et on se porte à merveille. De plus, cela dispose admirablement à tuer son prochain par temps et mouvements.

Et puis, c'est bien porté. Ainsi, nous avons des gens très-distingués qui ne prenaient jamais rien entre leurs repas, et qui, aujourd'hui, prennent parfaitement leur fusil de 6 à 8 et de 5 à 7. Quant à ceux qui prenaient de l'absinthe, ils y ont renoncé ; quatre heures d'exercice leur faisant plus d'effet que toutes les purées vertes du monde.

Il y en a bien par ci par là qui se plaignent, et qui prétendent que, sur une journée de travail de douze heures, si on en retire quatre pour l'école de peloton et deux pour manger, il ne reste plus que six heures de production ; mais on consomme si peu dans ce moment-ci que ce n'est pas la peine d'en parler. Il y a aussi ceux qui assurent que le métier de soldat est très-fatigant, et que le Gouvernement néglige d'établir dans les postes des lits à baldaquins, garnis d'édredons ; mais il est évident que ce n'est qu'un moment à passer, et que, d'ici à quelques jours, on trouvera toutes les douceurs de la vie. Un peu de patience, s'il vous plaît ; Lyon pas plus que Paris n'a été bâti en un jour, ce diable !

D'ailleurs, l'exercice ne fût-il bon qu'à rapprocher et à lier d'amitié les gens d'un même quartier qui ne se connaissent pas hier, que, s'il n'existait pas, on devrait l'inventer. — Comment voulez-vous qu'on ne devienne pas braves amis, quand, à chaque instant, le n° 1 du premier rang risque de recevoir dans la tête la baïonnette du n° 1 du second rang, et que le n° 1 du second rang reçoit presque régulièrement dans l'estomac la crosse du n° 1 du premier rang ? Dame ! ce sont ces petites choses qui entretiennent l'amitié, et puis là, bien franchement, comment voulez-vous que des gens qui, de la tête à la queue de la colonne, se marchent sur les pieds tous les jours, à la même heure, avec une régularité chronométrique, ne deviennent pas tout-à-fait camarades. Il faut avoir le caractère ou les pieds bien mal faits pour soutenir le contraire.

fumée, la cacheta avec de la cire également parfumée et mit l'adresse.

— Maintenant, jeune fille, dit M^{lle} Dulcimer revenant à l'endroit où elle avait laissé Virginie debout, il faut que vous ayez la bonté de porter cette robe et ce billet à la duchesse de Belmont, Grosvenor Square. J'ai besoin de tout notre monde ce matin. Nous sommes si occupés ! Cette enveloppe renferme la facture et vous aurez soin de rapporter l'argent, hein ? Sa Grâce la duchesse de Belmont doit déjà à Madame Duplessy plus de six cents livres sterling (1), et il est entendu qu'elle nous paiera comptant à l'avenir, puisque nous voulons bien ne pas insister pour le paiement de l'arriéré. Ecoutez-moi donc bien : Si vous attendez, Sa Grâce vous enverra sûrement l'argent, que vous me rapporterez tout droit ici. Allons, dépêchez-vous et ne mettez pas plus d'un quart d'heure à arriver à Grosvenor Square ; car nous avons promis à Sa Grâce qu'elle aurait la robe avant dix heures, au cas où il faudrait y faire quelques retouches. Ah ! Il se passe de drôles de choses chez les Belmont ! ajouta M^{lle} Dulcimer en ricanant, et en se retournant vers la jeune femme qui apprêtait les fleurs artificielles.

— Je l'ai entendu dire, Mademoiselle, fut la réponse. Mais comment se fait-il que ni Madame Duplessy, ni vous n'alliez jamais essayer les robes de Sa Grâce.

— Oh ! depuis que Sa Grâce a pris pour femme de chambre cette française, cette espèce, vous savez, elle ne permet à personne autre de s'acquitter de ce soin. Mais, pour Dieu, ne vois-je point le fils du duc, le marquis d'Auden, qui passe devant notre porte. Oui, c'est lui-même qui s'arrête à notre devanture.

— Ah ! c'est-là le marquis ! quel joli jeune homme, s'écria la jeune demoiselle de magasin à qui s'adressait M^{lle} Dulcimer. Il vient de me lancer un regard.... Mais Sa Seigneurie n'est-elle pas d'un premier lit ; et la duchesse actuelle n'est-elle pas seulement sa belle-mère ?

(1) 15,000 fr.

LA BATAILLE DE SEDAN

D'après les renseignements publiés en France, en Allemagne et en Angleterre.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES DEVANT SEDAN

I.

Nous n'avons pas encore reçu les rapports officiels sur les mouvements stratégiques qui ont amené la défaite de l'armée de Mac-Mahon et la capitulation de Sedan. Mais, en recueillant les renseignements publiés en France, en Allemagne et en Angleterre sur ce sujet, on peut, ce nous semble, se rendre compte assez exactement, sinon du détail, du moins de l'ensemble de ces mémorables opérations. C'est le résultat de ce travail d'analyse et de comparaison que nous soumettons aujourd'hui à nos lecteurs à titre d'examen provisoire et en acceptant d'avance tous les changements que des informations plus complètes pourront apporter plus tard à nos appréciations.

C'est le 24 août que les têtes de colonne de la 3^e armée allemande, commandée par le prince royal de Prusse, firent leur entrée dans la ville de Châlons, évacuée la veille par les dernières troupes de l'armée de Mac-Mahon. Tout annonçait, en ce moment, l'intention des généraux allemands de marcher directement sur Paris. Le quartier-général avait été porté de Pont-à-Mousson à Bar-le-Duc, et de nombreux courants de troupes s'écoulaient par les routes de l'ouest et du sud dans la direction de la capitale de la France.

Que se passait-il alors au quartier général du roi de Prusse ? Y croyait-on à la retraite de Mac-Mahon, retraite qui semblait commandée par les nécessités les plus pressantes ? Voulait-on par les apparences nettement accusées d'une marche en avant, offrir au général français l'occasion de mettre à exécution son audacieuse tentative vers les forteresses du nord ? C'est ce que nous ignorons complètement, les généraux prussiens étant d'ordinaire très-sobres de semblables confidences.

Ce que nous savons, c'est que le jour même où le prince royal de Prusse faisait son entrée à Châlons, Reims était évacué par le maréchal Mac-Mahon qui dirigeait promptement ses forces sur Reims et sur Vouziers, avec l'intention évidente d'opérer un mouvement tournant par le nord, de marcher sur Metz et Thionville, d'y donner la main au maréchal Bazaine, d'écraser avec son aide les forces allemandes laissées devant ces forteresses et de menacer enfin l'armée déjà en marche sur Paris, en la coupant de ses communications. Ce plan, qui nous a toujours paru chimérique et dont les événements ont démontré la témérité, avait évidemment été concerté entre le maréchal Mac-Mahon et le maréchal Bazaine, à l'aide de communications mystérieuses dont nous n'avons pas le secret. Ce qui le prouve, c'est la sortie énergique tentée par les troupes de Metz du 31 août au 1^{er} septembre, c'est-à-dire au moment précis, où, suivant ces calculs, l'armée de Mac-Mahon aurait dû déboucher devant Metz par la route de Briey. Il serait difficile de voir dans la coïncidence de cette sortie avec les mouvements de l'armée de Châlons un simple effet du hasard.

La distance de Reims à Metz est de 130 kilomètres, soit 30 lieues environ. Cette distance devait être franchie en six jours, ce qui n'a rien en soi que de très-praticable, lorsqu'on chemine loin de l'ennemi et que l'on n'a à rencontrer que les difficultés du chemin. Malheureusement pour le succès des Français, ils avaient à faire à un adversaire vigilant et parfaitement renseigné par ses éclaireurs, et ils n'avaient pas franchi la moitié de la distance qui les séparait de Metz et de Thionville qu'ils se trouvèrent attaqués par leur flanc et obligés de faire front.

En effet, les généraux allemands n'avaient pas tardé à être instruits du mouvement de Mac-Mahon et de la route

qu'il avait suivie. Leurs dispositions furent prises immédiatement pour se rabattre sur l'armée du maréchal et l'envelopper avant qu'il eût pu effectuer sa jonction avec Bazaine. Les têtes de colonne de la 3^e armée qui avait déjà dépassé Châlons et franchi la Marne furent rappelées et reçurent l'ordre de se porter à marches forcées sur Vouziers et Sedan, de manière à couper la ligne de retraite du maréchal et de lui fermer toute possibilité de rétrograder vers Paris. La distance de Châlons à Sedan étant de 90 kilomètres, et l'armée du prince royal ayant pris une part active à la bataille du 1^{er} septembre, on voit qu'il n'y eut pas un moment de perdu, et que cette distance fut franchie en quatre jours environ par étapes de cinq ou six lieues.

La 4^e armée, celle que commandait le prince royal de Saxe, était moins avancée dans son mouvement en avant. Elle n'avait pas encore dépassé la forêt de l'Argonne. Il lui fut donc très-facile de se porter par un simple changement de front à la rencontre des Français, de manière à retarder leur marche jusqu'à l'arrivée du prince royal.

Du côté des Français, la marche, ralentie par un temps obstinément pluvieux et par diverses causes, notamment par les bagages impériaux, n'avait pas été aussi rapide qu'elle aurait pu et dû l'être ; parti de Reims le 24 août, le 29, le quartier général n'avait pas dépassé Raucourt, à 40 kilomètres de Reims, tandis qu'il aurait dû se trouver déjà au delà de la Meuse et à l'est de Stenay. Le gros de l'armée était, autant que nous pouvons le savoir, car les détails sont rares, campé aux Grandes-Armoises, sur la rive gauche de la Meuse, le corps de Faily se trouvant aux environs de Beaumont, tandis qu'un corps dont nous ignorons l'importance avait franchi la Meuse à Mouzon et pris position entre cette ville et Carignan.

Quant au quartier général du roi Guillaume, dès le 26, il s'était transporté de Bar-le-Duc à Clermont en Argonne, à l'entre-croisement des routes de Châlons à Vouziers et de Bar-le-Duc à Sedan, se trouvant ainsi à moins de 40 kilomètres des positions françaises.

Le 27 août une première escarmouche de cavalerie à Buzancy avait tâté l'ennemi et reconnu sa ligne d'opérations.

Le 29 août, une rencontre de peu d'importance eut lieu à Nouart, entre une avant-garde saxonne et une arrière-garde française. Le résultat en fut pour les Allemands la capture de quelques prisonniers. Mais c'est le lendemain, 30 août seulement, que les deux armées se trouvant en contact, sur un développement de six lieues environ, les opérations militaires commencèrent à prendre un caractère sérieux.

Le 30 au matin, le quartier général de l'armée française quittait Raucourt pour s'installer à la Humelle, ferme située sur une éminence, au S.-O. de Mouzon.

Il y était arrivé depuis quelques heures, lorsque l'attaque commença du côté de Beaumont.

Voici quelle était au moment de cette attaque la position des armées en présence, autant du moins que nous pouvons en juger d'après le peu de renseignements souvent contradictoires que les journaux ont publiés à ce sujet.

Le gros de l'armée française devait se trouver encore, le 30 août, aux environs de Raucourt, s'appuyant à la Meuse par le corps du général de Faily, appuyé lui-même par un corps déjà campé sur la rive droite de la rivière, entre Carignan et Mouzon. Nous ignorons la composition des autres parties de la ligne française. L'événement a seulement démontré que le corps de Faily ne se trouvait pas suffisamment relié au reste de l'armée et qu'il pouvait être attaqué et battu, sans que d'autres troupes fussent à portée de le secourir.

Quant à l'armée allemande, elle traçait de la Meuse à l'Aisne une vaste ligne dont la droite était formée par la 4^e armée sous les ordres du prince royal de Saxe et la gauche par la 3^e armée sous les ordres du prince de Prusse. Leur plan combiné était fort simple : il consistait à fermer à Mac-Mahon la route de Stenay et celle de Mézières, à le rejeter au delà de la Meuse, sous les murs de Sedan entre cette rivière et la frontière de Belgique. C'est dans ce sens que les deux généraux allemands ont constamment manœuvré, et la bataille du 30 août a été le commencement de l'exécution de ce plan de campagne.

L'action s'engagea vers midi par la marche en avant du 4^e corps d'armée (Saxe prussienne) soutenu à gauche par le 1^{er} corps bavarois, appuyé au bois de Petit-Dieulet, et par le 12^e corps (Saxe royale), qui opérait sur Létange. Le 4^e corps, en débouchant du bois, surprit le corps du général de Faily, imparfaitement gardé, le mit dans une complète déroute, lui enleva son camp, une partie de son matériel et s'empara du bourg de Beaumont sur la route qui conduit des Grandes Armoises à Stenay et à Mouzon. A l'aile gauche, les Bavarois avaient également rejeté les Français au delà de la route sur les hauteurs de Yoncq et de la Besace.

Le résultat de cette journée fut de contraindre toute l'armée française débordée par son flanc à se retirer sur la rive droite de la Meuse, une partie par les ponts de Mouzon, le reste sous les murs de Sedan. Un feu d'artillerie dirigé des hauteurs de la rive droite couvrit cette retraite et arrêta la poursuite de l'ennemi. 23 canons et 3,000 prisonniers et la possession de la rive gauche de la Meuse furent le prix de cette victoire de l'armée allemande.

Mais le résultat le plus important de cette journée fut de rendre impossible tout mouvement de Mac-Mahon dans la direction de Metz et de l'obliger à accepter contre des forces supérieures une grande bataille devant Sedan.

Cette bataille, en effet, ne pouvait plus être évitée, du moment que l'ennemi occupait la route de Montmédy, interceptait celle de Reims et menaçait de la manière la plus sérieuse celle de Mézières. Dans une semblable position, il fallait de toute nécessité se retirer dans l'enceinte de la forteresse de Sedan et y subir un siège dont l'issue ne pouvait être douteuse, ou risquer une nouvelle partie en défendant les positions très-fortes d'ailleurs qui se trouvaient autour de Sedan. C'est à ce dernier parti que s'arrêta le maréchal Mac-Mahon.

II.

Dès le 30 août, nous l'avons vu, les généraux allemands avaient réussi dans leur projet d'arrêter la marche de Mac-Mahon, et de lui fermer, ou peu s'en faut, les deux routes de Metz et de Mézières.

La journée du 31 août fut employée de part et d'autre, à se préparer à l'action décisive qui devait avoir lieu le lendemain. Les Français concentrèrent leurs forces autour de Sedan, tandis que les Allemands passaient la Meuse sur plusieurs points, protégeant leur passage par un feu d'artillerie dirigé sur Bazeilles et sur Sedan, des hauteurs de Remilly, de Wadelincourt et de Torcy. Il y eut beaucoup d'engagements partiels ce jour-là, mais aucune bataille dans le sens que l'on donne ordinairement à ce mot. Par conséquent celle que signalèrent alors les dépêches françaises et dans laquelle Mac-Mahon aurait remporté la victoire, n'a jamais été livrée que dans l'imagination fertile des novellistes à sensation. La vérité est que toute la journée du 31 fut employée par les troupes allemandes à franchir la Meuse et à prendre les positions qui leur avaient été assignées pour la journée du lendemain. Le 31 au soir,

Virginie n'entendit pas la réponse de M^{lle} Dulcimer, car elle avait achevé à ce moment de replier la robe dans la boîte, et reprenant son léger fardeau, elle s'appretait à aller en effectuer une troisième livraison. Le bel et élégant étranger l'observait à quelque distance; mais la jeune fille ne le remarqua pas, et sans rien soupçonner reprit tranquillement sa route vers Grosvenor Square.

Mais pourquoi notre Virginie a-t-elle, en sortant de chez Madame Duplessy, une contenance triste et réfléchie ? ah ! c'est que la vie se découvre de plus en plus à elle sous son véritable aspect ; c'est que son travail est évalué à quatorze schellings — ce même travail pour lequel elle a reçu le matin trois schellings et six pence !...

Sans nous arrêter cependant à examiner ce système d'égoïste rapacité et de terrible injustice, — sans même pénétrer plus profondément dans l'intime pensée de la jeune couturière, conduisons-la à Grosvenor Square, dans le palais du duc de Belmont.

L'élégant étranger la suit toujours à distance, et elle, la pauvre enfant, continue à ne pas remarquer qu'elle est suivie.

En abordant la résidence ducal, Virginie hésite un moment : elle se demande si elle doit monter les marches du palais, ou tirer la cloche de la porte d'entrée. Mais en même temps qu'elle arrivait, un valet de pied à la livrée splendide sortait de l'hôtel de Belmont. Elle lui soumit la cause de son embarras : celui-ci jetant sur elle un regard mêlé d'insolence et de familiarité protectrice, qui la fit rougir, consentit à revenir sur ses pas pour l'introduire dans le vestibule. Là un portier gros et gras la fit passer dans un salon d'attente, tandis qu'un page se chargea de la boîte, de son contenu et de la lettre dans laquelle était renfermée la facture.

Près d'une heure s'écoula, pendant laquelle Virginie resta dans le salon d'attente. Plusieurs personnes, hommes ou femmes, furent introduites de la même manière ; mais toutes furent promptement expédiées, l'une après l'autre. A la fin, Virginie pensa qu'elle était oubliée, — puis elle songea

qu'elle avait eu tort d'attendre, — puis elle se dit que M^{lle} Dulcimer lui avait positivement enjoint d'avoir soin de rapporter l'argent. Au bout d'une heure, le page revint et l'engagea à le suivre.

Virginie traversa une longue et riche galerie de marbre, toute remplie de tableaux et de statues ; de là, un escalier privé la conduisit aux appartements de la duchesse. Là, le page la remit aux mains d'une femme de chambre de second ordre qui devint désormais son guide. Ensemble elles traversèrent une antichambre où d'autres femmes de service élégamment vêtues semblaient attendre les ordres de leur maîtresse. Nous passons sous silence la longue série de riches appartements, et le boudoir et l'orangerie à travers lesquels passèrent les deux jeunes filles, jusqu'à ce qu'enfin elles arrivèrent à une vaste et magnifique chambre à coucher, où une dame, — véritable lady d'une grande et imposante beauté, — essayait la robe de velours, assistée d'une jeune et jolie femme de chambre française à l'œil vif et provocant.

CHAPITRE IV.

LA DUCHESSE.

La duchesse de Belmont était une des plus jolies femmes du monde aristocratique de Londres ; elle était arrivée à l'âge où la beauté est dans tout son éclat ; trente-sept hivers avaient passé sur sa tête, sans altérer en rien la limpidité de ses yeux bleus, le lustre de sa noire chevelure ; trente-sept printemps avaient contribué à développer cette luxuriante beauté et à la faire briller dans tout son jour. Elle était grande et notablement belle ; sa figure était pleine de symétrie et de grâce ; elle était douée de cet *embonpoint* qui embellit la femme, sans la déparer.

Quant à son caractère, nous pouvons l'analyser d'un mot ; elle était duchesse et elle était femme ; à l'orgueil natif qu'elle puisait dans son sang, elle joignait celui que lui donnait sa beauté... Ses inférieurs avaient quelquefois à souffrir cruellement de son orgueil, bien que, bonne au fond et revenant

promptement sur un mouvement trop vif, elle n'eût pas conscience des souffrances qu'elle leur infligeait.

C'est en présence de cette grande dame que paraît notre petite Virginie ; sa Grâce, nous l'avons dit, est occupée à essayer la robe de velours, avec l'assistanc de sa femme de chambre. La robe lui allait dans la perfection ; il n'y avait rien à y redire. En se regardant dans sa glace de Venise, elle jeta sur elle un long sourire de satisfaction. La femme de chambre elle-même — elle était pourtant bien difficile — exprima son approbation la plus complète, parlant tantôt dans sa langue native, alors qu'elle s'adressait à Sa Grâce, tantôt dans un mauvais anglais, alors qu'elle communiquait ses observations à Virginie.

Mais puisque la Duchesse avait l'habitude de se faire essayer ses robes par sa femme de chambre, — de ne prendre que son avis, — de ne voir que par ses yeux, — pourquoi Virginie avait-elle été introduite en la présence de Sa Grâce ? Disons-le : la haute et puissante Duchesse de Belmont se trouvait, par les circonstances, réduite à employer une petite manœuvre, afin d'éviter le paiement immédiat de la facture qui venait de lui être remise. Comme elle ne se souciait pas de charger l'un des pages de porter ses excuses, elle n'avait eu d'autre ressource que de faire venir Virginie et de l'introduire dans sa chambre.

Enfin elle quitta la robe de velours, et revêtit un élégant peignoir, puis se jetant dans une causeuse placée près du feu, elle dit d'un ton de langueur affecté :

— Clémentine, donnez-moi le compte de Madame Duplessy.

La femme de chambre française, obéissant à l'ordre qui lui était donné, tendit à sa maîtresse l'enveloppe parfumée dans laquelle M^{lle} Dulcimer avait renfermé la note, et que Virginie avait pris soin de remettre avec la robe.

La Duchesse parcourut des yeux la facture, qui était rédigée comme suit :

(A suivre.)

ce mouvement était à peu près achevé et le champ de bataille du 1^{er} septembre était prêt pour l'œuvre sanglante et terrible à laquelle il allait devoir sa célébrité.

La forteresse de Sedan est à cheval sur la Meuse, à peu près à l'endroit où cette rivière décrit dans la direction du Nord, un long circuit en forme de fer à cheval. Au delà de la presqu'île formée par la rivière et dans une position symétrique à celle de Sedan, se trouve le bourg et le pont de Donchery, que commandent de la rive gauche les hauteurs de Torcy. Toute la vallée de la Meuse au sud-est de Sedan jusqu'à Mouzon est une plaine facilement inondable, e long de laquelle surgissent, adossées aux collines, les villages de Balan, de Bazeilles et de Douzy.

A Bazeilles débouche un étroit vallon perpendiculaire au cours de la Meuse ; dans le fond coule un ruisseau. Sur la rive gauche, formée de collines peu élevées, se trouvent les hameaux de Monville, la Moncelle, la Rapaille et Daigny ; sur la rive droite, le village de Givonne. Arrivé à ce point, le ravin se bifurque. Une des branches se dirige vers la Chapelle et le bois du Dos-du-Loup, l'autre contourne les hauteurs d'Illy et de Fleigneux. Du reste toute la partie supérieure de la contrée est couverte d'épaisses forêts au-delà desquelles, à quelques kilomètres seulement de la Chapelle, court la frontière de Belgique. Deux sentiers partent de Givonne et d'Illy, conduisent à travers les bois et le plateau de la Garenne, au village de Floing où ils rejoignent la route qui vient de Vigne-aux-Bois et de Donchery.

Telle est, décrite à grands traits, la topographie du terrain où s'est livrée la bataille du 1^{er} septembre.

Pour que cette description soit complète, il faut y joindre l'indication sommaire des défenses de Sedan. Nous rappelons ici que cette forteresse, assez vaste pour contenir une nombreuse armée, se compose d'une enceinte bastionnée protégée, sur la rive droite de la Meuse, par des ouvrages avancés, bonnets de prêtre, doubles couronnes, etc., et renforcée en outre par une citadelle. Sur la rive droite, l'enceinte forme une sorte de camp retranché très-vaste où le village de Torcy s'élève au milieu de prairies basses et souvent couvertes d'eau. Du reste, tout cet ensemble de fortifications est commandé par les collines de la rive gauche du haut desquelles le bombardement de la ville peut être effectué sans difficulté, circonstance qui enlève à cette place de guerre presque toute son importance.

Il est probable, d'ailleurs, et les renseignements sont d'accord sur ce point, que la place n'avait pas été approvisionnée en vue d'un siège, et que son artillerie en particulier était loin d'être à la hauteur de si graves circonstances.

Cela dit, en nous référant pour plus de clarté au diagramme ci-joint, voici quel était, le matin du 1^{er} septembre, l'ordre de bataille adopté par l'armée française.

A l'aile droite de la ligne, le 12^e corps (général Lebrun) observait la route de Montmédy par Carignan, couvrant le chemin de fer et le passage de Bazeilles.

Au centre, le 1^{er} corps (général Ducrot) occupait les hauteurs en face de Daigny, entre la Moncelle et Givonne. Le 5^e corps (ci-devant de Faily, commandé maintenant par le général de Wimpffen, arrivé la veille), était posté sur les collines qui dominent le fond de Givonne, reliant le 1^{er} corps au 7^e corps.

A l'aile gauche, le 7^e corps (général Félix Douay), s'étendait du village de Floing au calvaire d'Illy.

Cette ligne décrivant une courbe convexe autour de Sedan, se développait, sur une étendue de 5 kilomètres, à une distance moyenne de 4 kilomètres de cette ville. Elle occupait des positions naturellement très-fortes et le voisinage de la forteresse leur donnait un point d'appui d'une certaine valeur. Les clefs de la position se trouvaient au village de Floing et d'Illy, situés, sur la hauteur, au N. et à l'O. de Sedan, et au village de Givonne au N.-E. de cette ville.

Les hauteurs occupées par les Français avaient une élévation maximum de 330 mètres, tandis que les collines opposées ne dépassaient pas 280 à 300 mètres, circonstance très-favorable à l'action de l'artillerie française. Mais ces avantages du terrain se trouvaient largement compensés par la supériorité du nombre acquise à l'armée allemande. En effet, si les troupes placées sous les ordres du maréchal Mac-Mahon comptaient avant la bataille du 30 août un effectif de 130,000 hommes, on peut admettre, selon toute vraisemblance, que le 1^{er} septembre, il ne pouvait guère mettre en ligne plus de 120,000 ou de 115,000 soldats, tandis que les armées allemandes réunies comprenaient ensemble de 200 à 250,000 hommes. Les Allemands l'emportaient en outre sur leurs adversaires par la supériorité de leur artillerie qui comptait au moins 600 bouches à feu, tandis que le chiffre des pièces de campagne tombées au pouvoir des Allemands après la capitulation de Sedan ne dépassait pas 400 pièces, y compris 70 mitrailleuses.

L'armée du prince de Saxe occupait, depuis le 31 août au soir, les collines qui bordent du côté de l'est le ravin de Givonne. Les Bavaois avaient pris position sur la rive gauche de la Meuse, en face de Bazeilles. Les Saxons occupaient la Moncelle et Daigny, la garde encore en marche, s'avancait vers Givonne, enfin le 5^e et le 11^e corps de l'armée du prince de Prusse qui, depuis la veille, avaient passé la Meuse à Donchery se portaient vers St-Menges et Fleigneux.

Toutes les hauteurs de la rive gauche de la Meuse, en face de Sedan, étaient occupées par les Bavaois et couronnées par une nombreuse artillerie destinée à canonner Sedan et à prêter son appui aux troupes engagées le long du ravin. C'est sur ces hauteurs que se trouvait le roi Guillaume et son état-major pendant la bataille du 1^{er} septembre. Les troupes de la rive gauche ne prirent d'ailleurs aucune part aux événements de la journée, à l'exception d'un corps bavaois qui passa la rivière dès le matin et fut spécialement chargé de refouler l'ennemi du côté de Bazeilles.

Comme il est facile de le voir d'après ces dispositions, la bataille du 1^{er} septembre devait se composer de deux opérations étroitement liées l'une à l'autre : une attaque de front sur la ligne de Bazeilles à Givonne et un mouvement tournant par Saint-Menges et Fleigneux. Si ces deux opérations venaient à réussir, l'armée française se trouvait forcément rejetée sous les murs de Sedan et enfermée de toutes parts dans un quadrilatère de fer et de feu. L'attaque de front était dévolue à l'armée du prince de Saxe, qui avait passé la Meuse à Mouzon et le Chiers à Carignan, soutenue par une partie du corps bavaois qui formait l'aile droite de l'armée commandée par le prince royal de Prusse.

Vers midi, le bruit du canon, retentissant du côté de Saint-Menges, annonça que les 5^e et 11^e corps de l'armée du prince royal entraient en ligne dans cette direction et que la retraite sur Mézières était devenue impossible.

La cavalerie française lancée à la rencontre de ces nouveaux ennemis se brisa contre un feu terrible, ne put réussir à les entamer et revint décimée. Les villages d'Illy et de Floing furent emportés, tandis que les troupes allemandes qui avaient occupé La Chapelle s'avancèrent dans la direction de Givonne pour se réunir à celles qui débouchaient du côté de l'ouest. C'est alors que la retraite commença à prendre les apparences d'une déroute. Devant ces masses d'hommes arrivant de tous les points de l'horizon et couronnant les hauteurs, toute résistance était devenue impossible. Une artillerie formidable, mise en batterie en avant de Givonne, balayait le plateau de la Garenne et faisait dans les rangs de notre malheureuse armée de terribles ravages. Trois batteries, envoyées sur ce plateau pour lui répondre, furent démontées en un clin d'œil. De l'avis de tous ceux qui ont été témoins de cette boucherie, les troupes massées sur ce fatal plateau y furent écrasées pendant plus d'une demi-heure sous une véritable trombe d'obus, de mitraille et de boulets. Un dernier effort tenté par le général Wimpffen, à la tête du 12^e corps et de quelques troupes détachées du 1^{er} et du 5^e, pour s'ouvrir un passage sur la route de Montmédy, réussit à repousser un instant les Bavaois et à les rejeter au delà du village de Balan. Mais bientôt, des renforts arrivés aux Allemands refoulèrent l'attaque française et la rejetèrent à leur tour sous les murs de Sedan.

La position n'était plus tenable. Il fallait renoncer à l'espérance de s'ouvrir un passage à travers cette muraille humaine. Le champ de bataille si vivement attaqué et si noblement défendu dut être abandonné, et l'armée française tout entière dut chercher un refuge dans l'enceinte de Sedan dont les bastions dominés de toutes parts, ne lui offraient d'ailleurs qu'un abri précaire et illusoire.

Le cercle de fer s'était refermé autour de l'armée de Mac-Mahon et la capitulation était devenue pour elle, dans ces circonstances, la plus dure, mais la plus inévitable des nécessités. Aussi, à 4 heures du soir, la bataille était terminée et le drapeau parlementaire flottait sur les murs de Sedan. Quelques instants après, l'empereur se constituait prisonnier du roi de Prusse et la capitulation était signée.

Nous ne reviendrons pas ici sur ce dernier et douloureux épisode de la campagne des Ardennes. Nous nous bornerons à faire observer, en nous tenant au point de vue strictement militaire, que ce dénouement est la conséquence logique de l'imprudence commise par les stratèges français lorsqu'ils ont cru pouvoir, en présence d'une armée supérieure en nombre, aguerrie, manœuvrière et admirablement bien commandée, abandonner leur ligne de retraite naturelle pour exécuter cette marche de flanc à deux pas d'une frontière inviolable. Le courage le plus héroïque ne peut plus, dans l'état actuel de l'art militaire, compenser les défauts d'un pareil plan et en racheter la témérité.

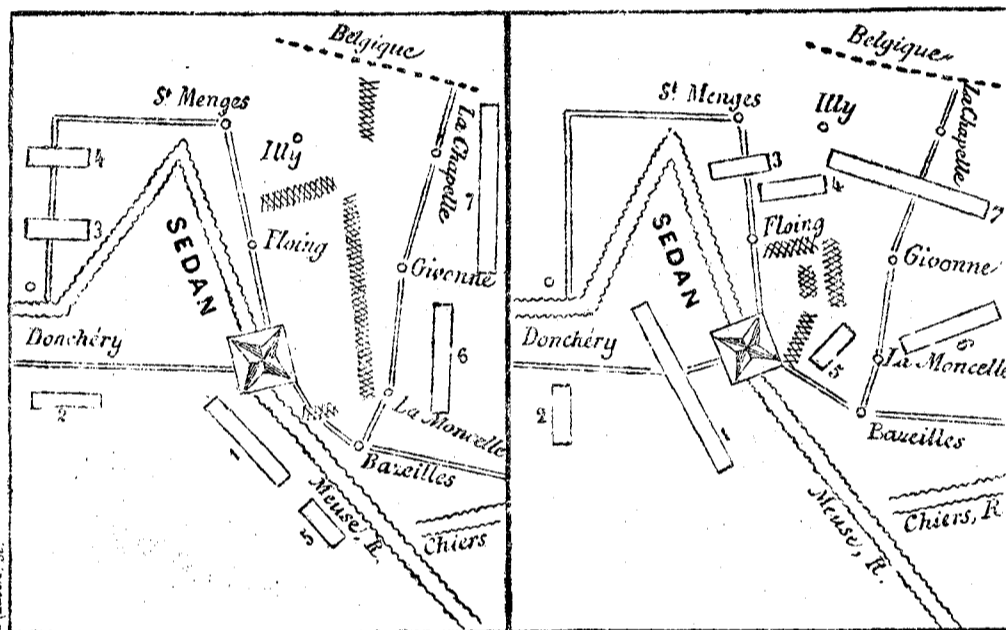
Si, au lieu de tenter une entreprise impossible, le maréchal Mac-Mahon se fût simplement retiré dans la direction de Paris pour joindre ses 130,000 hommes aux défenseurs de cette capitale, il aurait épargné à la France un revers aussi terrible.

Les motifs pour lesquels il a cru devoir renoncer à ce plan si sage, si rationnel, nous échappent encore, comme ils nous échappaient, lorsque, il y a trois semaines environ, nous avons appris, sans y croire, la levée du camp de Châlons, le départ de Mac-Mahon pour Reims et sa marche rapide vers le Nord. Peut-être nous les apprendra-t-on un jour, ces motifs mystérieux, mais il nous semble, dès à présent, bien difficile qu'une telle entreprise puisse se justifier au point de vue de la simple raison stratégique. Ce ne serait pas d'ailleurs la première fois que la raison d'Etat aurait exercé son influence sur un conseil de guerre et déconcerté de la manière la plus funeste la prudence, le courage et l'habileté des généraux. Or, on sait comment celui qui fut Napoléon III entendait la raison d'Etat !

LA BATAILLE DE SEDAN

Avant la bataille.

Après la bataille.



- 1 et 5: Bavaois.
- 2: Wurtembergeois.
- 3: V^e Corps prussien.

- 4: XI Corps prussien.
- 6: Corps saxon.
- 7: Garde royale.

Allemands: [symbole]

Français [symbole]

Cette troisième armée, après avoir fourni les troupes placées sur la rive gauche de la Meuse, directement en face de Sedan, et un corps d'observation wurtembergeois, près de Donchery, avait détaché en outre deux de ses corps, le 5^e et le 11^e, pour opérer, sur la rive droite, le mouvement tournant dont nous venons de parler, occuper les villages de Saint-Menges, et de Floing, et donner la main, sur les hauteurs d'Illy, aux troupes de la quatrième armée.

Les choses ainsi concertées entre les généraux allemands, l'attaque commença le 1^{er} septembre, au point du jour, du côté de Bazeilles. Le premier coup de feu fut tiré par les Bavaois qui venaient de passer la rivière près de ce village, sous la protection de leur artillerie.

La canonnade s'engagea immédiatement et se propagea de proche, en proche sur toute la ligne, à travers le ravin de Givonne.

A cette heure matinale, un brouillard épais empêchait d'apercevoir l'ennemi et dissimulait la manœuvre tournante que la garde royale était en train d'exécuter pour déborder la gauche française, vers La Chapelle. A 7 heures, le maréchal Mac-Mahon, grièvement blessé, dut remettre son commandement au général Ducrot qui ne tarda pas à être remplacé lui-même, d'ordre supérieur, par le général de Wimpffen. Il résulta de ces changements des mesures contradictoires et une certaine indécision dans les mouvements. Le général Ducrot, voyant sa gauche menacée, avait, paraît-il, donné l'ordre au premier corps, qui occupait Givonne de se retirer sur le bois de la Garenne. Ce mouvement de retraite fut contremandé par le général de Wimpffen qui ramena le premier corps dans ses premières positions vers Givonne.

DERNIÈRES NOUVELLES (officiel).

La garnison de Strasbourg a fait une sortie dans la nuit du 13 au 14. Les tranchées ont été surprises. Le 3^e de ligne Badois et Wurtembergeois ont été abîmés.

Dans la nuit du 17 au 18, l'ennemi a été repoussé avec des pertes énormes de la part des assiégés.

La République a été proclamée à Strasbourg. L'enthousiasme est au comble.